

expositions

## LUXEMBOURG / PARIS

Lee Bul

Galerie Thaddaeus Ropac / 7 septembre - 12 octobre 2013 et Mudam / 5 octobre 2013 - 9 juin 2014



L'exposition de Lee Bul à la galerie Thaddaeus Ropac l'automne dernier présentait un ensemble de dessins, de sculptures, et une installation, *Civitas Solis*, qui plongeait le spectateur dans l'attitude contemplative du *Voyageur au-dessus de la mer de nuages* de Caspar David Friedrich (1817-18), tandis que l'œuvre elle-même évoquait plutôt sa *Mer de glace* (1823-24), version paysage urbain fantastique. Avec son jeu de miroirs, les flammes de ses nombreuses bougies, ses plans de ville en acrylique comme autant de flèches réfléchissantes, l'œuvre exprime à merveille le techno-romantisme de Lee Bul. Mais, qu'elle évoque l'auteur de la *Cité du soleil*, Tommaso Campanella (1602), le dictateur coréen Park Chung-hee, ou le créateur du pavillon de verre de l'exposition du *Deutscher Werkbund* en 1914, Bruno Taut, sa réflexion sur l'architecture est sociopolitique. Depuis quelques années, elle se situe entre utopie et dystopie, exprimant la mélancolie d'une humanité contemplant ses réalisations, ses désirs inassouvis, ses échecs. Mais c'est une mélancolie qui n'est pas triste, un entre-deux comme la *saudade*, « un mal qui fait du bien, un bien qui fait du mal » (Luis de Camões, 1572).

Dans l'exposition présentée au Mudam, on éprouve la sensation de pénétrer dans les coulisses d'un plateau de cinéma avant le tournage d'une nouvelle version de *Metropolis*.

Et comme dans le chef-d'œuvre de Fritz Lang, les œuvres de Lee Bul intègrent plusieurs temporalités. Suspendus dans le hall du musée, ses cyborgs le sont aussi dans le temps, entre le souvenir des sculptures antiques fragmentaires et l'anticipation du futur. Un futur qui, éloigné en hauteur dans l'espace, reste comme hors d'atteinte depuis le sol conçu par l'artiste avec de multiples niveaux qui déstabilisent la déambulation. Cette articulation entre espace et temps, nous la retrouvons avec les maquettes d'architectures posées sur des miroirs qui se projettent dans un effet d'infini, *Untitled* (2008), également présent dans certaines compositions en miroir comme *Souterrain* et *Via Negativa* (2012). Lee Bul orchestre un jeu de citations d'une œuvre à l'autre auquel nous introduit l'espace dit du « studio » : le projet dessiné et à l'état de maquette, ou encore réalisé grandeur nature. Elle joue des contrastes, entre les échelles, entre les matériaux, associant les cheveux, le plâtre, l'inox, le miroir, la résine, les perles. Sa sculpture-architecture *After Bruno Taut, Beware the Sweetness of Things* (2007) évoque la maquette d'un vaisseau spatial qu'on aurait utilisé pour le tournage d'un film de science-fiction. Mais le sous-titre prévient en prenant ses distances avec le techno-romantisme : « Attention à la douceur des choses ». Il suggère que bien des projets d'architecture nourris de bonnes intentions se sont

« *Civitas Solis* ». 2013 Polycarbonate, miroir acrylique, lumière LED, câble, aluminium, acier. 64 x 400 x 800 cm 2 murs de 300 cm x 200 cm chacun. Polycarbonate sheet, acrylic mirror, LED lighting, electronic wiring, stainless-steel, aluminum and steel base, with two walls, 300 x 200 cm each

avérés des désastres pour les humains. Combinant des œuvres inédites et d'autres déjà présentées à la Fondation Cartier en 2007, l'exposition du Mudam propose une toute nouvelle expérience d'une œuvre qui témoigne à la fois de sa profondeur et d'une remarquable maîtrise du rapport à l'espace.

Raphael Cuir

The Lee Bul show at the Thaddaeus Ropac gallery last fall presented an ensemble of drawings and sculptures and an installation, *Civitas Solis*, that plunged visitors into the contemplative attitude of the *Wanderer Above the Sea of Clouds* by Caspar David Friedrich (1817-18), while the piece itself was more like an urban fantasy version of his *Sea of Ice* (1823-24). With its interplay of mirrors, the flames of numerous candles and its acrylic city layouts that look like reflecting puddles, it is a perfect example of Bul's techno-romanticism. But whether evoking the writer Tommaso Campanella (1602) and his *The City of Sun*, the

South Korean dictator Park Chung-hee or Bruno Taut, designer of the glass pavilion for the 1914 *Deutscher Werkbund* exposition, her thinking about architecture is social and political. Over the last several years she has positioned herself between utopianism and dystopia, expressing the melancholy of humanity contemplating its works, its unfulfilled desires and its failures. But this melancholy is not of the sad kind. It is more like the blues or *saudade*, "a feeling bad that feels good and a good feeling that hurts" (Luis de Camões, 1572). In this exhibition at the Mudam, visitors have the sense of going behind the scenes in a film studio before the shooting of a new version of *Metropolis*. And like Fritz Lang's masterpiece, Bul's work comprises various temporalities. Her cyborgs suspended in the museum lobby are also suspended in time, between the memory of fragmented sculptures from Antiquity and a vision of the future. This future is so high and far away in space that it remains always out of reach from the floor, which Bul designed using various levels to make walking around confusing. This articulation between space and time is also a feature in the architectural mock-ups sitting on mirrors so that they seem to extend into infinity in her *Untitled* (2008), as well as other mirror pieces such *Souterrain* and *Via Negativa* (2012). Bul orchestrates a host of citations from one piece to the next, presented in what she calls the "studio" space, plans still in the drawing and model stage, or life-size. She plays with contrasts between scales and between materials, combining hair, plaster, stainless steel, mirrors, resin and pearls. Her architecture-sculpture *After Bruno Taut, Beware of the Sweetness of Things* (2007) is like a model space vessel used in the making of a science fiction movie. But with its warning the subtitle distances the piece from techno-romanticism. This suggests that many well-intentioned architectural projects have proved to be disastrous for human beings. Bringing together never-before-exhibited pieces and others seen at the Fondation Cartier in 2007, the Mudam exhibition offers a new way to experience a practice simultaneously marked by its profundity and a remarkable mastery of relationships with space.

Translation, L-S Torgoff